

RÉFLECS D'UN GNIAF...

Les scandales

Des ahuris et des jean-foutre prétendent que la France a le monopole des scandales.

Ces oiseaux-là se fichent le doigt dans l'œil jusqu'au nombril.

En serinant une telle bourde, ou bien ils ont de la bouze de vache plein les quinquets, ou bien ils sont tellement myopes qu'ils ignorent ce qui se passe à un saut de puce de leur taupinière.

Les scandales fourmillent en tous pays! De l'Orient l'Occident, du Nord au Sud, ce n'est que salopises écœurantes, chantages et filouteries, vols et crimes, dont il ne faut pas chercher les auteurs dans les bas-fonds populaires mais dans les hautes couches sociales, - dans la chameaucratie dirigeante.

Les pleins-de-truffes s'en vont clabaudant que le peuple est farci d'immoralité, que le vice est sa seconde nature, qu'il est né crapuleux.

Ce sont des mensonges, nom de dieu!

S'il y a de l'immoralité, du vice, de la crapulerie dans le populo, ça tient à la misère qui le ronge, résultat de l'exploitation et de l'oppression que lui font subir richards et gouvernants.

Avant de chiner les prolos, ces marloupiers feraient bougrement bien de récurer ce qui leur sert de conscience, - y aurait à faire! Car, cet organe n'est chez eux, ni une poche, ni une excroissance, mais tout bêlement une tinette puante, farcie des pires immondices.

Et ces tinettes, aussi dirigeantes que vivantes, sont d'autant plus mal venues à jeter la pierre aux meurtris et aux victimes de leur organisation sociale, qu'elles n'ont pas - comme nous - l'excuse de la mistoufle et de l'ignorance.

Quand les matadors de la haute commettent une saleté ou un crime, ils agissent en toute connaissance de cause, - non pas sous l'impulsion d'une nécessité ou par atrophie des sentiments, mais bien pour satisfaire leurs appétits, lâcher la bonde à leurs vices et se procurer des jouissances de dépraves.

Dans une société libertaire, ou la santé intellectuelle se doublera de la vigueur corporelle, si - par extraordinaire - il apparaît, de ci de là, un échantillon de tels animaux (ce qui sera aussi rare que la naissance de veaux à deux têtes) on se gardera bien de les tribunaliser, pour l'excellente raison qu'il n'y aura plus de tribunaux. Il n'est d'ailleurs pas probable que ces êtres là soient autre chose qu'inoffensifs, car leurs mauvais instincts ne pourront éclore: le terroir social étant désormais réfractaire à pareille végétation.

Hélas, nous n'en sommes pas encore là! La société actuelle, loin de favoriser la montée en graine des généreuses pensées et des actes magnanimes et galbeux, fait des pieds et des pattes pour les tuer dans l'œuf. Et si, malgré ça, quelques exceptions brisent la coquille, sortent la crête et veulent s'épanouir, la marâtre sociale leur mène la vie dure: elle les inonde de ridicule et, si ça ne suffit pas, pour les museler, les jageurs entrent en campagne, et les récalcitrants tâtent de la prison, des bagnes et aussi des supplices sanglants.

Qui dit *Autorité* dit *Pourriture!*

Il n'y a qu'à reluquer, non seulement autour de soi, mais aux quatre coins de la boule rotule, pour s'en convaincre.

Si la France a son Panama, ses Chemins de fer du Sud, ses barbotages du Tonkin, sa trifouillée de chéquards et de maîtres chanteurs, son Arton et son Cornélius Herz; les autres patelins ont, eux aussi, un lot respectable de scandales, - et il serait bougrement difficile de dire lequel peut rendre des points à l'autre.

L'Angleterre a son Cornélius Herz, il s'appelle Balfour, et - moins veinard que notre Cornélius - il a été extradé. On l'a ramené, il y a quelques mois, du fin fond de la République Argentine où il était allé se mettre au vert, le gousset bien garni. Du temps de sa splendeur, Balfour était une grosse légume de la Finance; il était député, - et si je ne me gourre pas, il a été ministre. Il fricotta dans les grandes largeurs et, après un pouf de quelques vingtaines de millions, il joua de la fille de l'air... Il est maintenant bloqué à la prison d'Holloway; cassera-t-il du sucre sur ses anciens copains, qui sont les lords les plus huppés du royaume? C'est peu probable!

Les Allemands ont un Arton qui s'appelle Hammerstein; aussi peu chançard que le nôtre qui vient de débarquer à Calais, le leur est allé se faire frire en Grèce. L'Hammerstein a été directeur d'un grand quotidien aussi estimable que le *Temps* de mossieu Hébrard, un personnage qu'il ne faut jamais oublier de saluer, car il a palpé un million et quatre cent mille balles dans le Panama. Au lieu d'être, kif-kif le *Temps*, un drap de lit protestant, le quotidien d'Hammerstein, baptisé *Gazette de la Croix*, est catholique et archi-bigot. Ce qui, turellement, n'empêche pas son directeur, quoique cuirassé de scapulaires et de médailles de la vierge, d'avoir à son actif une chouette brochette de scandales, de vols et de faux, ... et il a des complices qui ne sont pas de la petite bière! Pour l'arrêter, à Athènes, les roussins alboches l'ont fait passer pour un anarcho; grâce à ce mensonge la gouvernance grecque a fait semblant de n'y voir que du feu, et le chéquard a été extradé illégalement. Hein, comme c'est loyal! C'est foutre pas pour dire, mais si crapuleux que soit l'Arton allemand, il est encore bougrement plus estimable que la police qui l'a arquepincé.

En Espagne, à Madrid, il y a cinq semaines, des scandales municipaux qui, depuis belle lurette, mijotaient sous la cendre, ont relu au plein soleil... L'Espagne est d'ailleurs un patelin féérique: du haut en bas des échelons administratifs, depuis le garde-champêtre jusqu'au premier ministre, tout se paie. Le graissage de pattes y est élevé à la hauteur d'un principe, - que dis-je!, il est le seul, l'unique: pas de pognon, pas de suisse!

La Turquie fait une honorable concurrence à l'Espagne: là-bas, le pot-de-vin s'appelle *baschir*, sans *baschir*, vous n'êtes pas foutu de payer votre place en tramway ou d'acheter un paquet d'allumettes. Quant aux larbins de la gouvernance, ils ont un sacré culot; c'est tout juste s'ils n'exigent pas «*la Bourse ou la Vie!*»... Et les percepteurs d'impôts, donc! ils sont tout simplement merveilleux: pour éviter au sultan des complications d'écritures, ils prélèvent directement leur paye sur ce qu'ils ont barbotté au populo. Et ils prêteront si consciencieusement que lorsque le magot arrive au Grand Turc, il est plus plat qu'une limande.

Quant à la Russie, motus! n'en parlons pas. Ça défriserait nos patrouillards si on leur trouvait qu'elle détient le record... Laissons leurs illusions à ces andouilles qui (à titre d'emprunt) ont déjà versé dans les pattes du tzar de trois à quatre milliards dont ils ne recevront jamais la couleur...

Par exemple, on peut jaspiner de l'Italie. Ici, mille dieux, Crispi a le pompon... et même plus! Ce bigame qui, s'il était un pauvre bougre, aurait sur le râble une demi-douzaine de condamnations aux travaux forcés, est un cumulard fantastique: il est aussi massacreur que Constans, aussi chéquard que Baïhaut, aussi ficelle que Rouvier, aussi youpin que Reinach, aussi carottier que Cornélius Herz... Il y a deux ans, il a mis un bouchon sur la grande fibusterie des Banques où il avait barbotté à pleines mains; avec un aplomb de cheval de retour, il a étouffé le scandale. Depuis lors, cet ancien révolutionnaire, ex-fabricant de bombes, a payé de toupet, maigre qu'on lui ait fichu le nez dans une kyrielle de chantages et de pots-de-vin.

Ainsi est-il dans tous les États du monde: l'Autorité engendre la pourriture et le crime, aussi naturellement que la charogne les asticots.

Ceci dénote que la putréfaction sociale n'est pas le résultat d'un régime particulier, mais un fait d'ordre général, dont le germe est au cœur du principe d'Autorité et auquel les républiques, pas plus que les royaumes parlementaires et les régimes plus autocratiques, ne peuvent échapper.

Des chialeurs ne veulent pas convenir de la chose et ils affirment qu'autrefois les gouvernements étaient plus propres qu'aujourd'hui.

Ces bougres-là sont de la famille des vieux ronchonnes qui prétendent que dans leur jeunesse tout était plus chouette que maintenant. A les écouter, jadis le soleil éclairait mieux, les roses avaient davantage de parfum, les amoureuses étaient plus passionnées, le piccolo plus savoureux... Pauvres vieux croûtons! Ils ronchonnent sans s'apercevoir que leurs écœurements sont la simple conséquence de leur décrépitude.

Il s'en faut que les gouvernants du temps jadis fussent plus honnêtes que maintenant!

Eux aussi avaient les pattes croches et ils ne crachaient jamais sur les chèques.

Il n'y a eu de variante que dans les noms de baptême: sous Louis XIV, on appelait *épices* et sous le Directoire et le Premier Empire on qualifiait d'*épingles* ce que, en notre fin-de-siècle, nous désignons sous l'épithète vulgaire de *pots-de-vin* et de *chèques*.

A part ça, c'était kif-kif bourriquot!

Ainsi, sans aller - plus loin que les règnes de Badingue et de Louis-Philippe, il est incontestable qu'à ces époques aucune grosse légume ne se privait de fricoter. Seulement, les journaux étaient moins répandus qu'aujourd'hui et la «*religion de l'autorité*» imposait le silence à ceux qui auraient eu envie de jacasser. Il faut dire aussi qu'on avait encore le respect des classes dirigeantes, parce qu'on n'imaginait pas qu'une société puisse exister sans pareille vermine. Depuis lors la jugeote a germé au populo, il a pris l'habitude de lire et s'est dégrassé...

Drumont, qui a, lui aussi, le dada du passé remonte plus en arrière que Louis-Philippe. Pour un peu, il nous parlerait du déluge! A l'en croire, dans les Temps-Moyennageux, les rois de France avaient l'excellente habitude de meubler les potences de financiers ventrus.

Y a pas à contester le fait: très souvent, les rois de l'ancien régime ont pendu haut et court des ministres ayant cessé de plaire.

Ce que Drumont oublie de dire, c'est que ces nom de dieu de rois opéraient pour leur propre compte et non pour celui du populo. Y a pas de pet qu'ils rendissent l'argent, - ils se contentaient de le fourrer dans leurs poches.

En outre, jamais une de ces carnes couronnées n'a fait estourbir un financier maigre. Pour lui faire passer le goût de la brioche, ils patientaient jusqu'à ce que le banquier fut gorgé de millions.

Ils opéraient kif-kif une bonne fermière qui, avant de tordre le cou à un poulet de sa basse-cour, le tâte sérieusement et attend pour le sacrifier que le volatile soit bien en chair.

Il n'y a donc pas à nous en conter: les rois de l'ancien régime étaient aussi crapulars que les rois de la république.

Plus ça change, plus c'est la même chose!

Ici il en sera ainsi longtemps que nous serons sous la coupe d'un gouvernement, - quel que soit le faux-nez dont il s'affuble.

Le Père Peinard.
